

Géopolitique du sport

Par **Pascal BONIFACE**

Directeur de l'Institut de relations
internationales et stratégiques (IRIS)

Le sport moderne, et notamment les grandes compétitions sportives internationales comme les Jeux Olympiques ou la Coupe du monde de football ont dès leur origine porté une dimension politique, soutenant à la fois la recherche de concorde internationale et la valorisation des Nations, en regard des conflits du XX^e siècle. Avec l'essor de la mondialisation et la multiplication des États, la dimension sportive fait désormais pleinement partie de la grammaire de la géopolitique et les jeunes États intègrent dans le même mouvement la FIFA et les Nations unies. Le sport, à travers ses compétitions et plus encore ses stars, incarne un « soft power » qui soutient l'influence des États, au point de faire du classement des médailles aux JO un marqueur de la puissance nationale. Il représente enfin l'opportunité de construire un récit national visible au monde, comme ce fut le cas aux JO de Sotchi ou de Pékin ou de révéler sur le planisphère la position stratégique du Qatar.

N'est-ce pas fantaisiste de parler de « géopolitique du sport » ? Le sport est généralement considéré comme une distraction, une compétition, un secteur économique, un spectacle ou un fait social. Il est habituel de lire des études sociologiques, économiques, politiques à côté des commentaires purement sportifs. Mais en faire un élément des relations internationales ou de géopolitique est bien plus récent et a fait très longtemps l'objet d'un déni. Pourtant, il est désormais indiscutable que le sport véhicule des enjeux géopolitiques. Des retombées de la Coupe du monde de football au Qatar en 2022 aux pressions exercées par Donald Trump sur les autres nations pour obtenir l'édition de 2030, en passant par les investissements saoudiens dans le sport mondial ou l'engagement de l'appareil d'État en France pour obtenir les Jeux Olympiques (JO) de 2024, les exemples fourmillent.

Je fais souvent ce test en conférence : qui connaît Antonio Costa ? Personne ne lève la main. Qui connaît Cristiano Ronaldo ? Personne ne le laisse inerte. Le premier est pourtant tout à fait méritant, Premier ministre du Portugal qui a sorti son pays de la crise économique dont il souffrait, mais le second est une star mondiale, qui incarne le Portugal aux yeux du monde entier. Dès l'origine, le sport « c'est plus que du sport ».

UN FAIT GÉOPOLITIQUE DÈS L'ORIGINE

Pierre de Coubertin, en réinventant les JO, avait deux objectifs stratégiques : le premier consistait à pacifier les relations internationales (n'y avait-il pas la trêve olympique, strictement respectée dans la Grèce antique ?) pour une meilleure connaissance mutuelle des nations, ce qui est tout à fait louable mais bien loin de l'apolitisme officiellement prôné par le mouvement sportif ; le second moins avouable était de former physiquement la jeunesse française pour prendre une revanche contre l'Allemagne après la défaite de 1870. Il estimait que si l'armée française avait perdu contre l'armée prussienne, c'est parce que cette dernière était mieux préparée physiquement. D'ailleurs, il va créer le Pentathlon moderne comprenant 5 épreuves : natation, course à pied, équitation, escrime, tir au pistolet. Cette dernière prouve que la référence à la Grèce antique est difficile. Il s'agit

des disciplines qu'un officier militaire du XIX^e siècle doit pratiquer et connaître. Donc dès l'origine, le sport apparaît comme un instrument de la lutte géopolitique. Sinon, comment expliquer l'exclusion de l'Allemagne et des autres vaincus de la Première Guerre mondiale des JO de 1920 et de 1924 ? L'objectif était alors d'éviter que ces pays ne prennent, sur le plan sportif, la revanche de leur défaite militaire ou qu'ils aillent contester le résultat des champs de batailles dans les stades, comme moyen de réhabilitation symbolique.

La Coupe du monde en Italie de 1934 et les JO de Berlin en 1936 ont représenté les premiers usages politiques du sport au profit de régimes autoritaires, ceux de Mussolini et d'Hitler. Il ne faudrait cependant pas conclure de ces deux exemples que les grandes manifestations sportives sont nécessairement mises au service de régimes répressifs. La Coupe du monde de 1934 a certes été organisée, pour la plus grande gloire de Mussolini, avec un arbitrage très favorable qui a permis à l'équipe d'Italie – qui faisait le salut fasciste à chaque début de match – d'emporter le trophée. Néanmoins, beaucoup de mauvaises interprétations ont été faites des JO de Berlin, puisqu'Hitler a finalement été humilié de voir Jesse Owens, un athlète noir américain, remporter 4 médailles d'or et surtout se lier d'amitié avec Luz Long, un « bon Aryen allemand », autant d'éléments venant infirmer les thèses de supériorité de la race aryenne en tout domaine. Jesse Owens ne sera pas reçu à la Maison Blanche à son retour en 1936, Roosevelt refusant de recevoir un Noir en pleine campagne électorale. Est également souvent évoquée la Coupe du monde de 1978 en Argentine sous la dictature militaire de Videla. C'est oublier que l'opposition armée des Montoneros demandait de ne pas boycotter la Coupe du monde, mais, au contraire, de venir en Argentine pour témoigner de l'ampleur de la répression. Et en effet, ce fut un formidable coup de projecteur, les médias parlant beaucoup plus de la situation politique en Argentine à l'occasion de la Coupe du monde qu'en temps habituel. Les exemples historiques sont multiples. On se souvient notamment des JO de Mexico en 1968 et des poings levés des deux sprinteurs américains qui attirèrent, à l'échelle mondiale, l'attention sur la cause noire aux États-Unis.

SPORT ET MONDIALISATION SE RENFORCENT MUTUELLEMENT

Mais, dans une actualité plus récente, on se rend compte que le sport a pris une importance croissante du fait d'une médiatisation plus forte et d'une évolution de la perception de la puissance. L'image, le *soft power*, sont désormais des éléments centraux de la puissance. La première Coupe du monde de football a eu lieu en 1930 en Uruguay, à l'issue d'un voyage de plus de 15 jours pour les équipes européennes. Dans *l'Auto*, journal sportif de l'époque et ancêtre de *l'Équipe*, il y avait seulement dix-huit lignes le lendemain du premier match de l'équipe de France. Lors de la Coupe du monde de football de 2022, tous les médias, y compris non sportifs, rendaient compte des résultats et évolutions de la compétition, fournissant des pages et des heures de retransmissions. Le sport occupe donc désormais un important espace médiatique. La télévision a permis la construction d'un stade virtuel dans lequel le nombre de places est illimité et au sein duquel des milliards de téléspectateurs peuvent occuper un siège et regarder, au même moment, quel que soit leur âge, leur lieu d'habitation ou encore le régime politique sous lequel ils vivent, la finale de la Coupe du monde ou du 100 mètres des JO. On avait inutilement peur qu'elle vide les stades. Elle les rend au contraire plus attractifs et les démocratise, pour que même ceux qui n'ont pas de ticket puissent suivre les compétitions. En 1896, les premiers JO ont réuni 285 sportifs, tous masculins et amateurs, provenant de 13 pays européens et 2 nord-américains qui s'affrontèrent dans 9 disciplines différentes. Tout sauf un événement planétaire. Désormais, le Comité international olympique (CIO) compte plus de membres que l'ONU (206 contre 193). Le CIO fait cohabiter la Chine et Taïwan, Israël et la Palestine de plein pied, ce qui n'est pas possible à l'ONU. Les JO sont donc vraiment universels.

La Coupe du monde et les JO sont devenus des événements sportifs mondialisés. Ce sont tout simplement les événements qui rassemblent au même moment le plus grand nombre d'individus sur la planète. Cela ne peut pas n'avoir aucun impact géopolitique.

UNE NOUVELLE GRAMMAIRE DE LA PUISSANCE

Le sport est donc aujourd'hui un élément essentiel de la puissance. Auparavant, cette dernière était avant tout militaire, démographique et bien sûr économique, technologique, etc. Ces critères classiques correspondent à ce que le géopolitologue Joseph Nye décrit comme le *hard power*, la « puissance dure ». Elle consiste à donner à un acteur politique le pouvoir de contraindre les autres, de les forcer à faire ce qu'ils n'auraient pas fait naturellement. C'est la puissance au sens tout à fait classique du terme. L'autre type de puissance, toujours selon Joseph Nye, est le *soft power*, la « puissance douce ». C'est celle qui convainc, qui attire, qui suscite envie, respect, admiration et le sport en est devenu un facteur important. Aujourd'hui, l'aura des sportifs est devenue extraordinaire. Les grandes icônes du monde du sport sont devenues les citoyens d'un village global, que tout le monde connaît, que tout le monde admire et qui dépasse non seulement les frontières, mais également les clivages politiques, ethniques, religieux et sociaux, sans parler des clivages de genre. Aujourd'hui, les sportifs sont des ambassadeurs en short, en maillot de bain ou en combinaison. Ils incarnent leur pays, qui vibre tout entier lorsque l'équipe nationale joue ou qu'un champion remporte une médaille. De Djokovic à Mbappé, de Usain Bolt à Serena Williams, ce sont des stars planétaires dont la notoriété et plus encore la popularité dépasse celle des chefs d'État et désormais des vedettes du *show bizz*. Le prestige est énorme et il sert l'ensemble de la population au-delà des clivages stratégiques classiques. Dans un monde globalisé où l'image, la réputation et le *soft power* représentent des éléments essentiels du rayonnement d'un pays, les sportifs viennent au service du drapeau. Le sport est devenu un atout essentiel de puissance. Cela est dû à la mondialisation des rapports de force géopolitiques, la formidable montée en puissance des opinions publiques, y compris internationales, la nécessité d'exister sur la carte (alors que celle-ci est de plus en plus saturée par la multiplication d'acteurs internationaux), les nouvelles limites de légalité et de légitimité qui restreignent ou rendent contre-productif l'usage de la force ou l'impératif de popularité et de création d'un courant de sympathie pour se mouvoir plus librement dans les eaux nouvelles de la géopolitique. Le sport a un autre avantage par rapport aux autres critères de puissance. Il ne suscite ni la peur ni le rejet ou l'hostilité – comme une puissance militaire dont on craint un usage négatif et violent – mais exige le respect et suscite l'admiration. Pas besoin d'être argentin pour admirer Messi, d'être brésilien pour idolâtrer Pelé, même après sa mort, ou français pour regarder les « Bleus » avec respect. Ainsi, l'équipe nationale de football brésilienne pouvait, à une certaine époque, battre toutes les autres équipes tout en étant admirée de tous, alors qu'un pays qui domine les autres sur le plan stratégique ou économique suscite des réactions moins bienveillantes. Le sport c'est la puissance mêlée à la sympathie. Les défaites ne sont jamais permanentes, le match sera rejoué et on peut rêver à la revanche. Il en devient donc une manière de canaliser l'affrontement de manière pacifique. On dit souvent que le sport suscite l'antagonisme entre les nations, mais il permet plutôt d'apprendre à les connaître. Le sport est une compétition régulée, arbitrée. S'il n'est pas une guerre, il permet un affrontement symbolique entre des nations qui peuvent rivaliser de façon pacifique.

Qu'est-ce que la mondialisation ? C'est la contraction du temps et de l'espace, la remise en cause des frontières. Les symboles en sont l'économie de marché, la démocratie, internet, etc. Le sport est le symbole, voire le stade ultime, de la mondialisation. On joue au football y compris en Corée du Nord ou dans des régions où il n'y a pas d'électricité, et donc pas de réseaux sociaux. Il y a seulement une différence de taille avec la mondialisation : alors qu'on reproche à cette dernière d'effacer les identités nationales, l'évènement sportif

les consolide. Chaque Nation soutien son champion ou son équipe nationale, oubliant clivages politiques, sociaux, religieux ou philosophiques.

LA VITRINE DES NATIONS

Au cours de la guerre froide, les États-Unis et l'Union soviétique rivalisaient sur de nombreux sujets : nombre de chars, d'avions, d'armes nucléaires, de conquêtes dans les pays du tiers-monde, de bases avancées, mais également de médailles olympiques. On faisait le décompte, olympiades après olympiades, de celui qui avait le plus de médailles, déterminant ainsi le « meilleur » régime. C'était une façon de communiquer sur la supériorité de son régime, qu'il soit communiste ou capitaliste. La guerre froide est révolue, mais la compétition continue. La Chine avait à cœur d'être sur la première marche du podium pour les Jeux de Pékin. L'élimination humiliante du Brésil en 2014 (défaite 1 à 7 contre l'Allemagne) pour une Coupe du monde organisée à domicile a suscité un traumatisme national. La victoire de l'Argentine lors de la Coupe du monde de football en 2022 a constitué un puissant réconfort moral à une nation traumatisée par un sentiment profond de déclassement. Aux JO, chaque Nation – qui défile lors de la cérémonie d'ouverture, derrière le drapeau national et dont on joue l'hymne en cas de victoire – peut espérer exister aux yeux du monde entier. La définition traditionnelle d'un État est la suivante : un gouvernement, un territoire, une population. Aujourd'hui, il faut y ajouter une délégation olympique ou une équipe nationale de football, qui fédèrent les pays de l'intérieur, les font briller sur la scène internationale. D'ailleurs, les jeunes États indépendants, à la suite de la décomposition d'un empire ou de la décolonisation, luttent pour obtenir leur place à l'Organisation des Nations unies (ONU), mais surtout à la Fédération internationale de football association (FIFA) ou au CIO. Elles deviennent dans le *Nation building* beaucoup plus importantes, efficaces et immédiates qu'une représentation au siège des Nations unies, qui parlera moins à l'ensemble de la population. C'est le ciment rapide de l'identité nationale, qui parle à tous les citoyens, quelle que soit leur situation sociale, c'est de la souveraineté à visage humain.

CHAQUE ÉTAT A SA DIPLOMATIE SPORTIVE

On voit également que tous les États, à leur manière, disposent d'une diplomatie sportive. En 2013, le ministère français des Affaires étrangères a nommé un ambassadeur pour le Sport. Cela montre bien que la réussite sportive ou l'organisation de grandes compétitions permet d'augmenter le prestige et le rayonnement du pays. Est également significatif le cas du Qatar, petit pays très riche, qui mise beaucoup sur le sport pour exister sur la carte. Avant le début des années 2000, le pays était inconnu du grand public. En 1993, le prince héritier de ce pays se rendant au Royaume-Uni s'est vu demander « Ah, c'est où le Qatar ? ». Plus personne aujourd'hui ne poserait la question. Déjà, en 1930, c'est pour être un « point sur la carte » – un défi majeur pour ce petit pays coincé entre le Brésil et l'Argentine – que l'Uruguay a voulu organiser – et remporter – la première Coupe du monde. Après le rachat du club du Paris-Saint-Germain en 2011 pour 70 millions d'euros et l'obtention de l'organisation de la Coupe du monde 2022, le nombre d'articles portant sur le Qatar a explosé. Il est désormais imité par l'Arabie saoudite qui investit massivement dans l'organisation d'événements sportifs (et devrait accueillir la Coupe du monde de football en 2030). Mais cette politique de communication par le sport est parfois appelée *sport washing*. Les États-Unis entretiennent également une diplomatie sportive, en envoyant des sportifs de renom, notamment sur le continent africain, afin de populariser l'image du pays. La Chine en fait de même en organisant les JO de 2008 à Pékin, qui lui permettent de se placer au cœur de la mondialisation. 2001 est finalement une année charnière pour la Chine, qui obtient l'organisation des JO et entre à l'Organisation mondiale du commerce (OMC). On a également vu comment Vladimir Poutine s'est

servi des Jeux de Sochi pour laver l'affront du boycott de 1980 et des JO de Moscou, tout comme il s'est servi de la Coupe du monde 2018 pour montrer au monde l'image d'une Russie ouverte et moderne, ce qui n'était pas évident pour tous. Londres est également devenue la première destination touristique mondiale dans la foulée de l'organisation réussie des Jeux de 2012, et le pays tout entier en a tiré parti.

Chaque pays, selon sa tradition et ses compétences, essaie de valoriser au mieux sa capacité à organiser des compétitions sportives, qui font l'objet d'une féroce compétition interétatique, mais également à obtenir des médailles afin de rayonner au firmament des étoiles mondiales. Mais c'était déjà le cas auparavant. Dès 1960, après des JO catastrophiques pour le palmarès français, le *Figaro* publiait à sa une un dessin de Jacques Faizant, représentant le général de Gaulle en survêtement avec des baskets disant « décidément dans ce pays, si je ne fais pas tout moi-même ». Quant à de Gaulle, qui voulait « relever la France », il expliquait que cette dernière ne pouvait rayonner dans le monde si ses sportifs étaient humiliés dans les stades. S'en suivit donc la création de Font-Romeu, de l'INSEP et la mise en place d'une véritable politique sportive, pour faire émerger les talents sportifs français sur la scène internationale. Celui qui avait « une certaine idée de la France », sans être un fan de sport, estimait pourtant indispensable que son pays s'incarne également par le sport. Le sport a pris une importance gigantesque dans nos sociétés. Il participe au rayonnement d'un pays, à l'affirmation pacifique de son identité nationale.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BONIFACE P. (2023), *Géopolitique du Sport*, Éditeur Dunod poche, septembre 2023, 264 pages.

AUBIN L. (2024), *Sport Power - Le sport : nouvel atout géopolitique pour les villes françaises ?*, Éditions autrement, 144 pages.